

CHAPITRE I

Où il est question du Brésil, des loups-garous et du métier d'aubergiste

CHAMPLAIN, MERCREDI 2 JANVIER 1895

Ce fut le chien qui, le premier, entendit arriver l'oncle Jacob. Ce n'était pas étonnant : l'ouïe de la bête avait toujours été d'une finesse ahurissante. L'été dernier, par exemple, Francis avait vu l'animal tendre l'oreille à la simple approche d'une fourmi! Oui, une fourmi! Le berger allemand avait d'abord ouvert les paupières, puis s'était dressé sur la pelouse baignée de soleil où il était couché quelques instants auparavant. D'un pas décidé, il s'était avancé en fixant un point invisible au-devant de lui. Francis avait observé la manœuvre, fasciné par le comportement de la bête qui avait marché droit à la fourmi perturbatrice. Peut-être émettait-elle un son que l'animal percevait, mais qui demeurerait inaudible aux humains?

En s'approchant afin de regarder la scène de plus près, le jeune homme s'était rendu compte que, pour une mystérieuse raison, l'insecte frottait ses pattes sur un minuscule caillou. Cette action devait produire un raclement qui avait tiré le chien de son sommeil. Grognant, bavant, le berger allemand avait fixé la fourmi d'un œil rageur. Après quelques secondes, il avait croqué l'insecte, puis était retourné s'étendre sur la pelouse.

Bien sûr, ses parents n'avaient pas cru le jeune homme lorsqu'il leur avait rapporté ce fait aussi surprenant qu'in vraisemblable. Antoine, son père, s'était contenté de grommeler que trop d'imagination, c'était malsain et que ça conduisait à

la folie. Laure, sa mère, avait baissé les yeux, sans oser répliquer.

Rien de nouveau... Laure Chevrier n'osait jamais contredire l'avis de son mari, sauf lorsqu'elle était seule avec sa fille aînée. Alors, elle se laissait aller à d'étranges confidences, que Francis avait parfois surprises. En apparence, elle prenait la défense d'Antoine, mais lorsqu'on analysait ses paroles plus à fond, on comprenait qu'elle s'étiolait, qu'elle se sentait malheureuse dans cette vie rurale et qu'elle rêvait de la grande ville, de cette grande ville où vivait son frère, l'oncle Jacob.

Un curieux personnage, ce Jacob Deslauriers! Francis le connaissait assez peu, l'ayant vu à peine quelques fois en dix-huit ans. Ce qu'il en savait se résumait surtout à ce qu'il avait entendu dire à son sujet au cours de veillées, de réunions familiales, ou lorsque son père abordait son cas.

Assez tôt, Francis avait entendu dire que son oncle était un « libéral ».

« Un libéral, comme ceux dont on fait les cordes... de pendu! » avait ricané le bonhomme Vaugeois, l'aubergiste, un voisin peu commode au visage toujours empourpré par des accès de colère aussi subits qu'inexplicables. Ses crises de rage le laissaient souvent essoufflé, la main gauche posée sur le cœur, l'autre en appui contre un mur. Son épouse, une immigrée américaine prénommée Diana, s'efforçait alors de le calmer... sans y parvenir.

Mais qu'est-ce que c'était donc qu'un libéral? Pendant sa jeunesse, Francis avait entendu à plusieurs reprises l'évêque de Trois-Rivières, monseigneur Laflèche, condamner le libéralisme pendant la messe. L'homme d'Église dénonçait les « immondes Patriotes de 1837 », les « chiniquistes », les Juifs, les mauvaises lectures, les danses impies, les représentations théâtrales... Le jeune homme ne comprenait pas toutes les allusions du religieux, mais il semblait en tout cas que les défenseurs du « libéralisme » étaient des êtres aussi dangereux qu'inquiétants.

Francis avait eu beau interroger son père sur cette question, il ne s'était attiré chaque fois qu'une vague réponse agacée qui tournait vite à la critique :

« C'est des histoires d'hommes, ça, on s'en reparlera quand t'auras une moustache. T'en as encore beaucoup à apprendre, mon garçon, et c'est sûrement pas dans tes livres que tu vas réussir à connaître "les choses qu'un homme doit savoir". Je te le répète, il n'y aura jamais mieux que le métier de cultivateur pour devenir un homme, un vrai. Je me demande toujours pourquoi tu n'as pas fait comme tes frères. À cause du curé Marchand, je suppose. Un bon monsieur, mais, que Dieu me pardonne, je réussirai jamais à comprendre pourquoi il t'a mis dans la tête que tu devais faire des études au lieu de travailler la terre avec nous autres... Me semble qu'il aurait pu mieux utiliser son argent, le donner à notre famille au lieu de te payer des cours en espérant que tu deviennes prêtre... »

Plus tard, Francis Chevrier avait souvent entendu ses professeurs du Collège de Nicolet dénoncer le « cas douteux du libéralisme ». On avait entre autres évoqué les frasques du jeune Louis Fréchette, un écrivain talentueux mais anticlérical qui avait fréquenté le collège.

« Un élève intelligent, le petit Fréchette, mais il avait le diable au corps! De toute façon, on l'avait expulsé du Petit Séminaire de Québec avant sa venue chez nous », murmurait l'abbé Karlsehn, professeur de philosophie, venu d'Allemagne à la suite de problèmes d'ordre politique.

Francis avait fini par comprendre que les « libéraux », c'étaient des gens qui souhaitaient voir la société changer, qui défendaient de drôles d'idées : accorder moins d'importance à la religion, défendre la liberté de pensée et d'expression, partager les richesses, rendre le peuple plus instruit...

Parmi les élèves plus âgés du collège, le grand Joseph Nantel (surnommé « la Terreur du dortoir ») ne cachait pas ses sympathies pour Wilfrid Laurier, Papineau et d'autres figures importantes du libéralisme.

« La société va devoir évoluer, vous savez, disait-il souvent, et ceux qui ne pourront pas suivre seront les grands perdants. »

Francis ne savait trop quoi penser de tout cela... Il voulait suivre les commandements de Dieu, mais il trouvait parfois que les hommes d'Église exagéraient, notamment lorsqu'ils

insistaient pour lui faire avouer des péchés, dans le secret du confessionnal. Il avait même parfois dû inventer des mauvaises actions qu'il n'avait pas commises pour trouver quelque chose à dire...

Lorsque la porte de la grande maison familiale s'ouvrit, tirant le jeune homme de ses pensées, elle laissa bientôt passer la silhouette massive de l'oncle Jacob.

« Bonjour, la compagnie! » s'exclama-t-il en tirant une bouffée de sa pipe de bruyère.

À cette salutation joviale, Antoine Chevrier ne répondit que par un grognement.

« Ben dis donc, le beau-frère, t'as pas l'air enchanté de me voir! Qu'est-ce qui se passe? T'as récité trop de prières?

— Commence pas ça, Jacob! s'écria aussitôt le père de Francis en se levant de sa chaise. On est des bons catholiques, nous autres, ça fait que je te permettrai pas d'insulter notre sainte mère l'Église. J'ai pas envie de laisser Francis entre les mains de n'importe qui! J'ai promis à Laure que je te le confiais parce que t'étais fiable, malgré tes grands airs. Il va voir c'est quoi, la grande ville, pis je te garantis que je m'attends à le voir revenir icitte dans pas trop longtemps, assez piteux à part de ça. »

Jacob éclata d'un rire franc.

« La grande ville, c'est pas si pire que tu penses, voyons! Pis tu t'inquiètes pour rien! J'veux pas te chercher querelle, c'est ma façon de te souhaiter la bonne année. On n'a plus le droit de se taquiner un peu maintenant? »

Antoine Chevrier se calma, fronça les sourcils et laissa tomber, d'une voix adoucie :

« Fais quand même attention à ce que tu dis, Jacob. On n'est pas à Montréal, icitte, avec les gens de ton journal. T'as peut-être le droit d'imprimer tout ce que tu penses, mais chez nous, faut respecter les valeurs et les convenances. De toute façon, j'ai toujours pensé que ça te porterait malheur, tes idées politiques. Fais attention à ne pas finir pendu au bout

d'un nœud coulant, comme le pauvre Louis Riel, paix à son âme.

— Louis Riel! s'esclaffa l'oncle Jacob. Voyons, tu dis n'importe quoi! Tu me fais rire quand t'essaies d'étaler tes connaissances. Bon, c'est pas tout, ça, je commence à avoir chaud ici (il lança un regard de biais au poêle à bois). Je pense qu'y est temps de me décapoter¹. Et pis, comment vont les enfants?

— Faut pas t'attendre à voir les choses changer icitte aussi vite qu'en ville, le beau-frère... Les gars travaillent toujours sur la terre avec moi, sauf Francis. Pis les filles, elles... Ben, Marie fréquente toujours le grand Daunais. Le mariage devrait se faire ben vite. Les autres restent ici d'dans, à aider leur mère. »

Jacob s'attabla auprès d'Antoine. Il aperçut alors Francis, qu'il salua.

« Alors, prêt pour la grande aventure? s'enquit-il. La grande aventure du journalisme! Tu vas voir, mon gars, t'en reviendras pas de tout ce que tu vas découvrir en ville. Trois-Rivières, à côté de ça, c'est rien. Y paraît que t'as une belle plume? On m'a dit que t'écrivais très bien. J'ai lu des textes que t'as composés pour le journal du collègue. C'est pas mal du tout, tu sais. Tu vas faire un bon reporter, crois-moi. »

Gêné par le compliment, Francis eut envie de baisser les yeux. En même temps, il ne voulait pas donner une mauvaise impression de lui à son oncle. Il convenait plutôt de foncer, de montrer qu'il était l'homme de la situation, celui dont on estimerait l'efficacité... et enfin sortir de cette existence provinciale qu'il commençait à détester. Il passa une main nerveuse dans ses cheveux bruns et répondit :

« Je vais apprendre. J'ai confiance en mes capacités.

— Es-tu au moins un peu au courant de l'actualité? enchaîna Jacob. Peux-tu me nommer le premier ministre du Canada? »

Pendant une seconde, un frisson traversa le dos de Francis.

1. Enlever son manteau.

Puis son cerveau se remit à fonctionner : *il connaissait en partie la réponse*, ayant entendu parler de l'affaire quelques jours plus tôt. C'était le moment idéal pour prouver sa valeur à Jacob! Le jeune homme sauta sur l'occasion et s'écria :

« Je ne me souviens pas de son nom, mais ce n'est plus Sir John Thompson! Sir John est mort au château de Windsor, ça fait quelques jours! Et le premier ministre du Québec, c'est Louis-Olivier Taillon. »

Le jeune homme surprit un regard de sa mère où perçait une certaine fierté.

« Je te donne un bon point pour le décès de Sir John, répondit l'oncle, mais tu n'as pas un gros mérite à connaître le premier ministre du Québec. Taillon est en place depuis 1892... et je ne t'avais même pas interrogé là-dessus! »

Jacob entreprit ensuite de poser une série de questions de plus en plus difficiles à Francis, abordant divers sujets d'actualité, comme les écoles du Manitoba et la situation politique du Brésil.

Francis répondait de son mieux, mais il ne pouvait empêcher les battements de son cœur de s'accélérer. Cet interrogatoire commençait à l'angoisser; il avait peur de donner des mauvaises réponses. Son père le regardait du coin de l'œil, d'un air mauvais, espérant visiblement qu'il se trompe pour prouver à tous que son fils n'était pas fait pour devenir journaliste.

Après avoir entendu deux erreurs, son oncle eut l'air pensif un moment, puis se remit à sourire.

« C'est pas grave, de toute manière, tu ne peux pas tout savoir, et, dans ta région, les gens ne sont pas très bien informés. Il suffit de lire leurs journaux pour s'en rendre compte. À Montréal, tu auras le temps de lire, de réfléchir, d'être au courant de la situation. Mais, dis-moi, tu t'intéresses à la politique, j'espère? Le libéralisme? Le conservatisme? »

À ce moment, le père Chevrier se racla la gorge bruyamment.

« Vous parlerez de ces choses-là plus tard, Jacob. Dans le train, vous aurez rien que ça à faire. Je commence à en avoir assez de vos discussions "à la mode". Non, mais, les émeutes du Brésil, en quoi ça nous concerne? Ça fait que pour

l'instant on va réciter le bénédicité avant de souper en famille pis de parler d'autres choses plus... *ordinaires*. Ça te va? »

L'oncle Jacob eut un petit sourire moqueur, mais répondit qu'il n'avait aucune objection à se conformer aux désirs de son beau-frère. Probablement qu'Antoine Chevrier ignorait lui aussi la réponse à ces deux questions, et ses propres lacunes l'avaient mis en colère.

Partis visiter des amis ou de la parenté, les frères de Francis et quelques-unes de ses sœurs étaient absents. Le repas se déroula donc dans une relative tranquillité.

Comme c'était souvent le cas, le père Chevrier avait bu un peu, et une bonne humeur certaine l'anima progressivement. La conversation prit un tour plus léger, devint moins sévère et tendue qu'elle ne l'avait d'abord été. Même Laure, la mère de Francis, se permettait quelques plaisanteries dont son époux ne paraissait pas se formaliser.

Dans la soirée, l'aubergiste Vaugeois vint, en compagnie de son épouse, visiter ses voisins. Il se renfrogna en voyant Jacob. Lui qui détestait tant les « gens corrompus de la grande ville », il allait devoir subir l'influence mauvaise de l'un d'entre eux, rouge² de surcroît! Cependant, le problème se régla assez vite dès que le bonhomme eut pris plusieurs gorgées d'une flasque d'alcool qu'il traînait dans la poche de son manteau. Sa femme le regardait sans trop oser protester, mais on voyait qu'il aurait droit à une scène lors de leur retour chez eux. Il devint incohérent, se plaignant de son père qui l'avait forcé à devenir aubergiste sans qu'il en ait réellement eu envie.

« Si vous pensez que c'est drôle de servir des saoulons à longueur de journée, vous vous trompez, pleurnichait-il d'une voix curieusement infantile. Si je m'écoutais, je les enverrais tous au sacre! J'ai jamais rien haï de même, c'est pas compliqué. Chaque matin, je me lève encore plus en rogne que la veille! J'aurais quasiment le goût que le diable vienne chercher c'te maudite auberge-là pour qu'on en finisse. »

2. La couleur rouge a longtemps été associée au libéralisme. Par opposition, le bleu symbolisait le conservatisme.

Diana Vaugeois finit par entraîner son mari hors de la maison en lui disant qu'il regretterait le lendemain d'avoir trop parlé.

Cette scène causa une drôle d'impression et tout le monde gagna sa chambre en silence.

Francis ne réussit pas à s'endormir. Après avoir feuilleté quelques pages d'un livre de prix qu'il avait gagné à l'école voilà plusieurs années, il se décida à souffler la chandelle posée sur sa table de chevet. Ensuite, il se tourna et se retourna longuement dans son lit en s'interrogeant sur son avenir, sur l'oncle Jacob, sur la profession de journaliste, sur les « libéraux », Montréal, la vie...

Faisait-il le bon choix en acceptant de suivre ce quasi-inconnu dans la grande ville? Y perdrait-il sa pureté, comme le croyaient certains? Reviendrait-il ici bredouille, sous les moqueries de son père et de ses frères?

Non! Il faudrait leur prouver le contraire, qu'il avait raison et que c'étaient eux qui avaient tort de s'enliser ici, dans cette vie banale et ennuyeuse. Il ne pouvait pas y avoir que l'agriculture dans la vie d'un homme, malgré ce que certains romans prétendaient, à l'instar de son père. En effet, Francis se rappelait avoir lu avec désarroi quelques romans d'auteurs canadiens-français à ce sujet. Selon les romanciers, le défrichement et la colonisation constituaient l'unique façon d'atteindre la sagesse.

Un jour, son confrère d'études Joseph Nantel avait surpris Chevrier en train de lire *Jean Rivard, le défricheur*, l'une de ces œuvres écrites pour promouvoir la colonisation. Aussitôt, le grand adolescent aux cheveux noirs n'avait pu s'empêcher d'afficher une moue méprisante. Il avait replacé sa casquette, tiré sur sa redingote sombre et avait sifflé :

« Pouah! Tu lis ça, toi, des âneries pareilles? Franchement! C'est une littérature de soutanes, juste bonne pour les curés et les vieilles filles qui veulent des romans sans oser en lire! Tant qu'à y être, tu devrais lire des sermons; au moins, ça te ferait rire de temps en temps. »

Francis avait protesté, s'était défendu, avait mollement prétendu que le livre était bien écrit, qu'il était intéressant :

rien n'y avait fait. Nantel avait continué de se moquer de lui, au point de le surnommer « le défricheur » pendant deux semaines. Par une curieuse ironie du sort, l'adolescent aux cheveux noirs avait dû regagner la ferme familiale voilà trois mois. Son père était mort subitement, et ses frères avaient besoin de lui. Cet événement aurait été l'occasion idéale pour Francis de se moquer de Nantel, de lui rendre au centuple ses phrases moqueuses et ses quolibets. Cependant, en voyant l'expression défaite qui déformait le visage de son confrère, Chevrier n'avait même pas osé esquisser un sourire. Nantel lui avait semblé détruit, démoli. On ne trouvait plus chez lui l'ombre de la crânerie qui le caractérisait habituellement. Il baissait la tête, comme frappé par un coup du sort pire que tout ce qu'il avait pu imaginer. Par une grande fenêtre, les élèves du Collège de Nicolet l'avaient regardé partir sans même commenter la scène. Ensuite, il n'en avait plus été question, tel un secret sur lequel on tire un voile définitif...

Qu'aurait pensé Nantel de la chance que Jacob offrait à Francis? Il aurait sûrement sauté sur l'occasion sans hésiter. Il aurait écrit des textes acides, ironiques et piquants dont il avait le secret : après tout, le grand Joseph passait ses soirées à griffonner dans de petits cahiers noirs, caricaturant les professeurs, inventant des récits abracadabrants aux titres insensés : *Promenade nocturne sur un carrousel insolite, L'ombre du chaman, Dernière aurore pour les courtisans pourpres...*

Francis se mit à penser à l'un de ces récits qui l'avait particulièrement frappé, un conte intitulé « Le loup-garou de Noireterre » qui racontait les déboires d'un lycanthrope³ malheureux, qu'un abbé fou avait ensorcelé, condamné à se changer en monstre pendant les jours fériés.

Chevrier repassait une à une les péripéties de cette étrange histoire qui s'effiloçait de plus en plus dans sa tête... Ses pensées devenaient vagues et les traits du monstre se confondirent, peu de temps avant qu'il ne sombre dans le sommeil, avec ceux de l'oncle Jacob.

3. Loup-garou.